

Les catégories en histoire. Quelques réflexions à partir de l'œuvre de Léon-E. Halkin

Thomas Nicklas

► **To cite this version:**

Thomas Nicklas. Les catégories en histoire. Quelques réflexions à partir de l'œuvre de Léon-E. Halkin. Georges Kleiber; Emilia Hilgert; Silvia Palma; Pierre Frath; René Daval. Les catégories abstraites et la référence, Épure, Éditions et presses universitaires de Reims, pp.361-374, 2018, Res per nomen, 978-2-37496-061-6. hal-02547179

HAL Id: hal-02547179

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02547179>

Submitted on 19 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Les catégories en histoire. Quelques réflexions à partir de l'œuvre de Léon-E. Halkin

Thomas Nicklas
Université de Reims Champagne-Ardenne, EA 4299 CIRLEP
thomas.nicklas@univ-reims.fr

Un historien face aux catégories : Léon-Ernest Halkin

Le philosophe français André Lalande (1867-1963) a défini les catégories comme des concepts de vaste compréhension sous lesquels on range les idées et les faits : « les concepts généraux auxquels un esprit (ou un groupe d'esprits) a l'habitude de rapporter ses pensées et ses jugements » (Lalande, 1988 : 125-126). Lalande renvoie dans ce contexte aux concepts fondamentaux kantien de l'entendement pur (*Stammbegriffe*) qui permettent de ranger les phénomènes d'une réalité nécessairement complexe. Leur emploi fait partie des opérations banales de la pratique de l'historiographie, mais les historiens font rarement face aux questions « philosophiques » que cela peut soulever :

Les historiens n'emploient pas volontiers le langage philosophique. Ils s'en méfient souvent et, par crainte de s'éloigner d'une vue concrète des choses, ils s'efforcent parfois de bannir de leur représentation du passé tout ce qui pourrait ressembler à un jugement de valeur, du moins à un jugement de valeur explicite. Les historiens sont cependant des philosophes sans le savoir ou sans le vouloir, en ceci précisément qu'ils sont incapables de peindre le passé sans le penser, et de le penser sans utiliser des catégories. (Halkin, 1973 : 103).

Ces lignes sont dues à l'un des rares historiens du XX^e siècle qui relevaient le défi d'une réflexion « philosophique » sur l'emploi des catégories en histoire. Il s'agit de Léon-Ernest Halkin (1906-1998) qui enseigna depuis 1938 l'histoire moderne et la critique historique à l'Université de Liège (Delforge, 2000 ; Massaut, 1985/1986). Sous l'impulsion de son esprit critique, ce chercheur intègre et courageux

n'hésitait pas à passer des paroles aux actes si les circonstances le demandaient. Grand résistant au sein du monde universitaire belge pendant la période de l'Occupation, il fut arrêté par la Gestapo, en 1943, et déporté dans des camps de concentration en Allemagne. Dans un livre poignant, intitulé *À l'ombre de la mort*, Halkin rendit un témoignage sincère de cette expérience aux limites de la vie et de l'humanité qui le familiarisa avec la face sombre de l'être humain (Halkin, 1947). Éminent spécialiste de l'histoire régionale liégeoise et de l'humanisme érasmien (Halkin, 1987), l'érudit de Liège consacra également un continuel effort à la réflexion sur la critique de l'histoire, définie comme « une méthode destinée à distinguer le vrai du faux en histoire » (Halkin, 1960 : 15). Ce travail l'amena aussi à se pencher sur l'importante question de l'emploi souvent inconscient des catégories par les historiens (Halkin, 1969 ; Halkin, 1973 : 103-116), problème délaissé à l'époque par ses collègues, mais essentiel pour une meilleure compréhension des enjeux épistémologiques en histoire. Il nous sera donc permis de prendre les études du grand chercheur Léon Halkin comme fil conducteur de quelques brèves réflexions consacrées à la catégorisation en histoire.

L'histoire-bataille et les batailles autour des catégories en histoire

Rappelons d'abord qu'aucune représentation des événements du passé ne saurait faire abstraction de catégories (Halkin, 1969 : 11). Chaque discours sur la réalité, pour « faire sens », s'ordonne autour de pôles afin d'atteindre une certaine unité d'expression et de transformer une simple consécution d'événements en connexion significative. On peut même dire que la recherche historique est génératrice de sens, s'opposant intrinsèquement à l'idée de l'absurdité de l'aventure humaine. Le chercheur puise dans le passé même, en l'étudiant, les forces mentales dont il a besoin pour réaliser son œuvre. Thucydide

ayant été qualifié de « premier véritable historien », il convient d'évoquer d'abord les catégories qu'il utilisait dans ses représentations du passé, catégories qui gardent toute leur valeur épistémologique jusqu'à aujourd'hui. L'homme politique et historiographe athénien du V^e siècle avant Jésus-Christ, l'« inventeur de l'histoire politique », auteur de *La guerre du Péloponnèse*, ce récit d'un conflit qui opposa les Athéniens et les Spartiates, rationalisait les faits et explorait les causes profondes des événements, en essayant d'écarter le mythe et le surnaturel (Romilly, 2005). Son œuvre permet de saisir des catégories centrales en histoire. La lecture qu'il donne du passé obéit aux règles d'une logique qui veut rendre le sens propre des événements et démontrer aux lecteurs la portée que leur accorde la conscience historique. Par conséquent, l'Athénien employa les catégories principales de la *guerre* et de la *paix* pour structurer son récit, puisque l'histoire est, hélas, un terrain de la violence. Est-ce l'expression la plus authentique de l'incomplétude de la nature humaine qui devrait tendre vers la paix ?

De cette constellation fondamentale sont dérivées d'autres catégories qui s'inscrivent dans la polarité guerre/paix, par exemple la notion d'Empire ou l'idée de souveraineté, c'est-à-dire le droit de déclarer la guerre ou de conclure la paix (Romilly, 1951). Est donc née *l'histoire-bataille*, tournant autour des grands enjeux politico-militaires, structurant le passé à partir des champs de bataille. Cette approche a été décriée par tous ceux qui cherchaient un monde meilleur, tout en préconisant une « nouvelle histoire », celle qui adopterait des catégories « éclairées ». Les Lumières ont mis, pour ainsi dire, cette nouvelle catégorisation de l'histoire à l'ordre du jour, au XVIII^e siècle. Voltaire, en réfléchissant sur les fondements de la civilisation dans son *Siècle de Louis XIV*, paru à Berlin en 1751, visa à remplacer l'histoire politique forcément conflictuelle par l'histoire pacifique des progrès de la culture qu'il jugea beaucoup plus importante (Dunyach, 2006). À partir

de 1919, se retrouvèrent à l'Université de Strasbourg redevenue française deux historiens de très grande envergure, Marc Bloch (1886-1944) et Lucien Febvre (1876-1956), qui avaient connu les horreurs de la guerre dans les tranchées, la guerre de 14/18. Ensemble, ils allaient fonder, toujours à Strasbourg, la fameuse *École des Annales* autour de leur revue paraissant depuis 1929, les *Annales d'histoire économique et sociale* (Burke, 2015 : 23-35). Leur projet se résume en quelques mots : introduire de nouvelles catégories dans l'écriture de l'histoire. La rendre plus « civilisée » et moins marquée par la violence, en mettant l'accent sur le développement socioéconomique et culturel au lieu des préférences politiques et militaires de l'histoire dite traditionnelle. Lucien Febvre mit en pratique ce concept en publiant, en 1935, un livre ambitieux sur un grand fleuve européen qui avait souvent fait l'objet des luttes de pouvoir entre princes et nations : le Rhin (Febvre, 1935 ; Schöttler, 1994). L'historien de Strasbourg, face à la montée du national-socialisme en Allemagne, avait l'idée d'écrire une histoire qui mettrait en avant les évolutions culturelles et le développement économique des sociétés des deux côtés du Rhin, en faisant largement abstraction de la catégorie de guerre, employée par l'historiographie depuis Thucydide, et des sous-catégories qui en découlent (Schöttler, 1995). Il est à noter que cette approche dut beaucoup aux réflexions d'un historien allemand, Karl Lamprecht (1856-1915), professeur à l'Université de Leipzig, auteur d'une ambitieuse *Histoire de l'Allemagne* en douze volumes qui paraissait à partir de 1891. Les présupposés théoriques de Lamprecht en faveur de l'histoire de la culture (*Kulturgeschichte*) avaient déclenché dans les années 1890 un très vif débat au sein de la communauté d'historiens allemande autour des questions de méthode et de catégorisation en histoire (Chickering, 1993).

Largement controversées depuis la fin du XIX^e siècle, on l'a vu, les catégories permettent aux historiens de s'éloigner d'une simple narration des faits. La nécessité du travail d'historien exige l'introduction

de catégories nouvelles, souvent empruntées à d'autres domaines du savoir, pour étudier de nouveaux phénomènes. La science historique utilise de nombreuses catégories juridiques, politiques ou philosophiques qu'elle partage avec les autres disciplines : « civilisation », « culture », « nation », « État », « pouvoir », « gouvernement », etc. Selon L.-E. Halkin, les catégories périodologiques sont les seules proprement historiques : Préhistoire, Antiquité, Moyen Âge, Renaissance, Modernité, Temps Présent, etc. Comme Halkin l'avait remarqué, ces divisions de l'histoire en périodes ne sont pas nécessaires, « mais il est nécessaire qu'il y en ait » (Halkin, 1969 : 14). Il s'agit d'un découpage raisonnable, sujet à révision, l'Histoire étant toujours en mouvement et en expansion ! Ces catégories ont un caractère purement fonctionnel et non essentiel. Quid donc de la « Réforme protestante » ? Est-ce une catégorie historique ? Il y a 500 ans, l'action du moine augustin et professeur de théologie à l'Université de Wittenberg en Saxe Martin Luther déclenchait la Réforme protestante dans le Saint Empire romain germanique qui allait transformer profondément la vie quotidienne et les structures politiques dans une grande partie de l'Europe. Toutefois, les termes de « Réforme » ou de « Contre-Réforme » (pareil pour le « Renouveau catholique ») sont des symboles abstraits plutôt que des catégories, puisqu'ils révèlent un jugement, une interprétation des faits (Iserloh, Glazik, Jedin, 2017). Le terme « Contre-Réforme » implique une réaction de l'Église de Rome à la mise en cause de son autorité par les réformateurs Luther à Wittenberg, Zwingli à Zurich, Calvin à Genève. La notion de *Renouveau catholique* suggère qu'un vrai travail réformateur ait été accompli au sein de l'Église romaine, indépendamment de l'action de Luther et de ses adeptes. Il est donc évident que la signification respective de toutes ces notions doit toujours être repensée. C'est aussi le cas des termes relevant du domaine politique, comme par exemple « absolutisme » ou « totalitarisme » pour ne citer que ceux-ci, tous sujets à l'interprétation. La seconde moitié du

XVIII^e siècle, qui a vu l'action de « despotes éclairés », à l'instar de Frédéric II en Prusse, Joseph II en Autriche, Catherine II en Russie, est désignée comme période de l'« absolutisme tardif », précédant la Révolution française (Schilling, 2008). Mais n'est-il pas pertinent de qualifier l'empereur Napoléon I^{er}, qui dut son ascension au pouvoir à la Révolution, comme le pire des absolutistes et comme le prototype d'un despote éclairé ? Bref, dans ces dénominations, rien n'est indifférent, tout est engagement et jugement de valeur.

Critique historique, catégories fragiles

Se situant à l'opposé des symboles abstraits, les catégories ne contiennent pas de jugement de valeur, *a priori*, et ont vocation à servir de repères « neutres » à l'esprit. Si l'on regarde de plus près, même la catégorie « Renaissance » qui semble avoir fait ses preuves n'a pas de réelle portée catégorielle. Pendant longtemps, la Renaissance n'exista pas et il fallut attendre le XIX^e siècle pour que cette notion se mît à représenter un vaste mouvement culturel qui aurait débuté en Italie au XIV^e siècle et qui serait ensuite passé en France à la fin du XV^e. Ce mouvement aurait correspondu à un renouveau spectaculaire des lettres et des arts, à l'éclosion d'une vision du monde et de l'homme, ainsi qu'au développement de l'individualisme moderne. Des intellectuels du XIX^e siècle, à la fois individualistes et volontaristes, se réclamèrent du mythe des origines de la modernité stipulant une rupture entre un Moyen Âge « obscurantiste et superstitieux » et le monde moderne caractérisé par la rationalité et le progrès matériel. Lucien Febvre a analysé avec brio, dans les cours qu'il donna au Collège de France en 1942/1943, l'invention du mythe de la Renaissance, perçue comme le moment de la naissance de l'homme moderne, à travers l'œuvre de Jules Michelet, l'un des auteurs du grand « roman national » dans la France du XIX^e siècle (Febvre, 1992). Michelet lança, du haut de sa chaire au Collège de France, dans ses lectures délivrées pendant l'hiver 1840/1841, que la Renaissance était l'origine

de l'homme moderne, caractérisé par son élan dans la quête de l'absolu et avide de liberté¹. C'est surtout la mythologie des grands hommes de la Renaissance, génies d'exception, qui donna de la cohérence et de la crédibilité au récit. Michelet popularisa le mythe dans le tome VIII de son *Histoire de France*, intitulé *La Renaissance*, sorti en 1855. Le grand historien suisse Jacob Burckhardt, de Bâle, contribua à sa vulgarisation dans les pays germanophones en publiant, en 1860, son célèbre ouvrage *Die Cultur der Renaissance in Italien*, qui a connu un très grand succès (Reinhardt, 2002). La recherche actuelle a successivement déconstruit ce mythe fondateur de la modernité européenne, en précisant qu'il peut y avoir des Renaissances au pluriel, dans le monde entier (Schildgen, 2006).

Lucien Febvre a expliqué que Michelet avait tué le Moyen Âge pour que vécût la Renaissance. Or l'essentiel de l'appellation « Moyen Âge » n'est pas justement de n'avoir aucune signification ? Mais le terme peut recevoir toutes les significations possibles selon les pays, les circonstances et les partis-pris. Il a définitivement perdu la neutralité qui l'avait caractérisé au début. L'érudit Christophe Cellarius (Keller) qui enseignait l'histoire à l'Université de Halle en Saxe, depuis 1693, exerça une grande influence sur l'enseignement dans les facultés protestantes en Europe, par le biais de son « Histoire en trois parties » (*Historia tripartita*) qui couvrait toute l'histoire du monde et que la plupart des professeurs de l'époque utilisaient pour leurs enseignements. En 1685, parut le premier volume intitulé *Historia Antiqua*, le deuxième *Historia Medii Aevi* en 1698, et le troisième *Historia Nova* en 1702. Cellarius partageait, pour des raisons didactiques, l'histoire en Antiquité (jusqu'à Constantin le Grand), Moyen Âge (jusqu'à la chute de Constantinople en 1453) et la période contemporaine des XVI^e et XVII^e siècles (Nagel, 2014). Toutes les tentatives

¹ Voir surtout la leçon XVIII « Comment Michelet, pour que vive la Renaissance, a tué le Moyen Âge » (Febvre, 1992 : 225-236).

entreprises après la mort du savant saxon, survenue en 1707, pour établir d'autres dénominations ayant échoué, la périodisation introduite par Cellarius fait toujours consensus auprès du grand public, avec toutes les réserves qui s'imposent pour l'historien.

Catégories vs relativité spatio-temporelle

Les historiens se passionnent rarement pour la production de nouvelles catégories, les sciences historiques attachant de l'importance surtout à l'individuel, au concret, à ce qui n'arrive qu'une seule fois. Ce qui fait le propre de l'histoire, par rapport à d'autres sciences, c'est le fait qu'elle s'intéresse aussi à ce qui est unique et non répétable. En histoire, il n'y a pas de validité catégorielle des catégories, puisqu'elles restent soumises aux contextes spatio-temporels respectifs. Une histoire comparée des cultures se heurte au problème de la validité limitée de ces catégories. Pour des raisons idéologiques, par exemple, les marxistes chinois ont bien adopté le concept occidental de « féodalité (médiévale) » pour décrire des réalités socioéconomiques de l'ancien Empire du Milieu, en en faisant une catégorie universellement valable (Dirlik, 1985). Le procédé n'est pas condamnable, *a priori*. L'historien doit toujours adapter les catégories qui lui viennent d'ailleurs et les préciser pour les besoins de sa discipline, qui l'oblige à confronter des notions avec des réalités concrètes qui sont l'objet de son étude.

Chaque chercheur est donc obligé, théoriquement, de déterminer les catégories à partir desquelles il souhaite structurer son étude. Il peut désigner un phénomène spécifique qu'il considère comme caractéristique d'une époque. Et qualifier toute la période au moyen de ce caractère. A partir des périodes constituées, on élabore une espèce d'essence : la Réforme, les Lumières, la Révolution (1789, 1848, 1917). Le professeur Max Weber de Heidelberg ne s'intéressait qu'au monde contemporain qui l'entourait, il ne partageait pas la passion

des antiquaires pour le passé. Pour arriver à une meilleure compréhension du monde et de sa « modernité » au début du XX^e siècle, il désignait le capitalisme industriel comme phénomène principal qui permettait de comprendre l'essentiel de l'époque qu'il vivait. En 1905, il publia son article *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, où il s'agissait d'analyser comment est apparu en Occident le capitalisme d'entreprises fondé sur l'utilisation rationnelle des moyens de production (Boussonville, 1997 ; Steinert, 2010). Dans cette perspective, le « capitalisme moderne » devient une sorte d'essence pour compartimenter l'évolution historique. Pour saisir l'« esprit » contemporain, Weber remontait aux principales causes éthiques et psychologiques de l'émergence du capitalisme. Contrairement aux marxistes de son époque, pour qui la lutte des classes fut l'essence de tout le processus historique, Weber s'en tint à l'esprit (du capitalisme). Chaque chercheur, bien sûr, jouit de la liberté pleine et entière de déterminer son objet d'étude.

Aujourd'hui, les réalistes, partisans des essences, sont des oiseaux rares au sein de la communauté œcuménique des historiens, même si la réflexion sur la pertinence des catégories en histoire n'est aucunement délaissée par d'éminents membres de la communauté. Cependant, en science historique, on a souvent affaire aux nominalistes plus ou moins contents qui n'attachent pas beaucoup d'intérêt aux débats sur les Universaux. Et qui souhaitent travailler tranquillement sur la période historique qui les intéresse. On s'est éloigné des grands débats qui opposaient, au début du XX^e siècle, des représentants de la nouvelle discipline montante qu'était la sociologie, François Simiand (1873-1935) en tête, aux tenants de l'histoire dite « positiviste » dont Charles Seignobos (1854-1942) fut un important porte-parole (Morel, 1998). Contredisant Seignobos, qui affirmait que l'historien doit délaissier les entités collectives (État, Église, etc.) pour atteindre les individus, seuls dignes d'intérêt, le sociologue Simiand se moquait de la « tribu des historiens » avec ses trois idoles

(l'individu, la politique, la chronologie), tout en récusant les « plaisanteries nominalistes » d'un Seignobos qui consistaient à rejeter les abstractions pour rester au plus près de la réalité concrète. Seuls des mots abstraits permettent de désigner une relation spécifique, souligne Simiand. C'est pourquoi le discours de la science sociale est nécessairement abstrait (Noiriel, 2003 : 48). Malgré ces invectives lancées jadis par François Simiand, un certain « nominalisme décomplexé » et une propension aux choses concrètes prévalent toujours dans la fabrique de l'histoire. Les nominalistes, souvent inconsciemment, n'acceptent qu'une catégorisation purement chronologique, la division de l'histoire en siècles : le dix-huitième siècle (Lumières), le dix-neuvième (Révolution industrielle), le vingtième (totalitarisme, guerres mondiales). Toutefois, le nominalisme rentre dans ses droits, les catégories chronologiques sont, elles aussi, placées au cœur d'une vive discussion, les chercheurs ayant tendance à briser le cadre de la simple chronologie. Ainsi, l'historien marxiste britannique Eric Hobsbawm (1917-2012) a inventé, dans son livre *The Age of Revolution*, paru en 1962, le concept du *long XIX^e siècle* qui aurait commencé avec la Révolution de 1789 et qui a pris fin en 1914, lorsque le monde européen périclita dans le cataclysme de la guerre. Les arguments structurels avancés par Hobsbawm ont également été jugés recevables par un nombre important de ses collègues non marxistes (Freitag, Petzold, 2007). Par conséquent, Hobsbawm a récidivé en 1994, lorsqu'il publiait un livre sur le « court XX^e siècle », entre l'ère des révolutions qui débute en 1914 et la disparition du bloc soviétique, en 1991, qui marque la fin d'une époque (Hobsbawm, 1995). C'est une démarche exemplaire d'historien. La muse de l'Histoire est imperturbable. Dès que la tempête se calme et le monde se réorganise après la chute d'un empire, elle ramasse les débris et pense à ordonner le chaos événementiel, en utilisant ces fabuleux outils insaisissables que nous appelons les catégories. La « mise en ordre du monde » fait

partie du métier d'historien lorsqu'il raconte ce qui est advenu : « Un récit est donc en soi une explication » (Jablonka : 139).

Conclusion : images du réel et temps raconté

Même émiettées, les catégories en histoire n'en deviennent pas périmées pour autant, mais il faut savoir gérer leurs imperfections. Elles permettent d'organiser les faits innombrables et d'indiquer une direction aux récits historiques, en attachant une signification et une importance aux phénomènes traités. Le sociologue François Simiand s'insurgeait, en 1903, contre ces « plaisanteries nominalistes » consistant à rappeler que « gouvernement », « Église », « famille » ou même « industrie textile » étaient des abstractions. Certes, mais ces lapalissades ne devaient pas arrêter la quête de vérité, force motrice des savants. Il est tout à fait légitime, pour le chercheur, d'utiliser des « fictions de méthode » pour arriver à ses fins (Jablonka : 204). Cependant, l'optimisme scientifique que François Simiand afficha au début du XX^e siècle n'est plus de mise aujourd'hui. En 2012, Jean-Pierre Cavaillé plaida pour une « troisième voie » entre réalistes et nominalistes qui consiste à considérer les luttes de catégorisation qui apparaissent dans les sources « comme constitutives de la réalité historique » (Cavaillé : 122). Quelles catégories utilise-t-on pour désigner des groupes au sein de la société, souvent avec l'intention de les stigmatiser (les *cathares*, les *huguenots*, les *levellers* ou *niveleurs*) ? Par conséquent, il importe dans la fabrique des sciences humaines et sociales de « se colleter aux usages effectifs des noms dans le tumulte des siècles » (Cavaillé : 145).

Chaque travail historique a besoin d'une mise en perspective, mais aucune n'est absolue pour autant. Les catégories, en tant qu'œuvre humaine, sont sujettes à une révision permanente. Elles font l'objet d'un débat jamais clos au sein de la discipline. Le discours historique, prétendant apporter une information sur une réalité extérieure au texte, doit se soumettre à une épreuve de vérification, y compris pour

l'emploi de ses catégories. Son but est de ressembler à la réalité, d'être une image du réel, mais la représentation de l'histoire passe par la forme littéraire du récit. Selon Paul Ricœur, le travail d'historien consiste à raconter, donc à « donner forme à l'informe, trouver une cohérence dans le déroulement des événements, réaliser la 'synthèse de l'hétérogène' » (Ricœur, 2000 : 203). Les catégories sont utiles lorsqu'elles aident à maîtriser le « temps raconté ». La finalité est la création d'un monde : « Réeffectuer le passé, c'est pour l'historien le recréer dans son propre esprit » (Ricœur, 1985 : 261).

Références bibliographiques

- Boussonville, B., 1997, *L'Éthique protestante de Max Weber et l'esprit de la modernité / Max Webers Protestantische Ethik und der Geist der Moderne*, Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Burke, P., 2015, *The French Historical Revolution. The Annales school 1929-2014*, Cambridge : Polity Press.
- Cavaillé, J.-P., 2012, « Pour un usage critique des catégories en histoire », Haag, P., Lemieux, C. (dir.), *Faire des sciences sociales. Critiquer*, Paris : Éditions EHESS.
- Chickering, R., 1993, Karl Lamprecht. *A German Academic Life (1856-1915)*, Atlantic Highlands NJ : Humanities Press.
- Delforge, P., 2000, Art. « Léon Halkin (1906-1998) », dans *Encyclopédie du mouvement wallon*, Tome II, Charleroi : Institut Jules Destrée, 778-779.
- Dirlik, A., 1985, "The Universalisation of a Concept: 'feudalism' to 'Feudalism' in Chinese Marxist Historiography", *The Journal of Peasant Studies* 12, 197-227.
- Dunyach, J.-F., 2006, « L'histoire voltairienne entre progrès et décadence : du Grand Siècle à l'idée de civilisation », J.-Y. Dagen (dir.), *Voltaire et le Grand Siècle*, Oxford : Voltaire Foundation, 133-146.
- Febvre, L., 1935, *Le Rhin. Problèmes d'histoire et d'économie*, Paris : Armand Colin (1997, *Le Rhin : Histoire, mythe et réalité*, Paris : Perrin).
- Febvre, L., 1992, *Michelet et la Renaissance*, Paris : Flammarion.

Les catégories en histoire. Quelques réflexions à partir de l'œuvre de Léon-E. Halkin

- Freytag, N., Petzold, D. (dir.), 2007, *Das 'lange' 19. Jahrhundert. Alte Fragen und neue Perspektiven*, Munich : Herbert Utz Verlag.
- Halkin, L.-E., 1947, *À l'ombre de la mort*, Tournai : Casterman. (Rééditions de 1965 et de 1985).
- Halkin, L.-E., 1960, *Éléments de critique historique*, Liège : Dessain.
- Halkin, L.-E., 1969, « Les catégories en histoire », Perelman, Ch. (dir.), *Les catégories en histoire*, Bruxelles : Université Libre, 11-16.
- Halkin, L.-E., 1973, *Initiation à la critique historique*, Paris : Armand Colin.
- Hobsbawm, E., 1995, *The Age of Extremes: The Short Twentieth Century, 1914-1991*, London : Michael Joseph.
- Iserloh, E., Glazik, J. & Jedin, H., 2017, *Reformation, katholische Reform und Gegenreform*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Jablonka, I., 2014, *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris : Éditions du Seuil.
- Lalande, A., 1988, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris : PUF.
- Massaut, J.-P., 1985/1986, « Bio-bibliographie de Léon-E. Halkin », *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, Vol. 55-56, 5-32.
- Morel, Y., 1998, *Charles Seignobos devant ses contradicteurs : analyse de la controverse intellectuelle française du début du XX^e siècle sur l'histoire*, Lille : Atelier national de Reproduction des Thèses.
- Nagel, J., 2014, *Historische Bilder und Fragen aus der Historie. Die Schulbücher von Johann Buno und Christoph Cellarius im Geschichtsunterricht der Frühen Neuzeit*, Leipzig : Evangelische Verlags-Anstalt.
- Noiriel, G., 2003, « L'« éthique de la discussion » chez François Simiand. À propos de deux conférences sur l'histoire (1903-1906) », *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris : Belin.
- Perelman, Ch. (dir.), 1969, *Les catégories en histoire*, Bruxelles : Université Libre.
- Reinhardt, V., 2002, *Jacob Burckhardt und die Erfindung der Renaissance. Ein Mythos und seine Geschichte*, Berne : Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften.
- Ricoeur, P., 1985, *Temps et récit*, Tome III: *Le temps raconté*, Paris : Éditions du Seuil.

- Ricoeur, P., 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Éditions du Seuil.
- Romilly, J. de, 1951, *Thucydide et l'impérialisme athénien : la pensée de l'historien et la genèse de l'œuvre*, Paris : Les Belles Lettres.
- Romilly, J. de, 2005, *L'invention de l'histoire politique chez Thucydide*, Paris : Éditions de la Rue d'Ulm.
- Schildgen, B.D., 2006, *Other renaissances: A new approach to world literature*, New York : Palgrave Macmillan.
- Schilling, L. (dir.), 2008, *Absolutismus, ein unersetzliches Forschungskonzept? Eine deutsch-französische Bilanz/ L'absolutisme, un concept irremplaçable? Une mise au point franco-allemande*, Munich : Oldenbourg.
- Schöttler, P., 1994, « Le Rhin comme enjeu historiographique dans l'entre-deux-guerres. Vers une histoire des mentalités frontalières », *Genèses* 14, 63-82.
- Schöttler, P., 1995, « Marc Bloch et Lucien Febvre face à l'Allemagne nazie », *Genèses*, 21, 75-95.
- Steinert, H., 2010, *Max Webers unwiderlegbare Fehlkonstruktion. Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus*, Francfort : Campus-Verlag.